

Spécial Félibrige

et Acamp 1990 de la Mantenènço del Felibrige en Lengadoc



Oudilo RIO, Reino dou Felibrige (1983-1990) Felibresso Majouralo

BULLETIN DU GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES DU CLERMONTAIS

(Revue culturelle de la Moyenne Vallée de l'Hérault) - Avril-Juillet 1991

15^e année de la revue - 18^e du G.R.E.C. - 25^e de la fondation du Club d'Archéologie du Lucéo

JULES BOISSIERE

La vie de Jules Boissière a été courte. Né à Clermont le 17 avril 1863, il est mort à Hanoï le 12 août 1897, à 34 ans.

Il avait fait ses études au lycée de Montpellier, où il fut lauréat du Concours Général, puis au Lycée Henry IV à Paris. Il s'est essayé au journalisme et à la littérature. Il adhéra à la Société des Félibres de Paris. Il admirait Mistral et se lia avec les écrivains provençaux à Paris : Alphonse Daudet, Clovis Hugues, Paul Arène, Charles Maurras. Il publie chez Lemerre, le grand éditeur de l'époque, "Devant l'énigme", en 1883, alors qu'il a tout juste vingt ans.

Un séjour en Provence en 1884 lui permet de se lier avec Mistral et de faire la connaissance de Roumanille. Il devint très vite l'un des disciples dans lesquels Mistral mettait le plus d'espoir. Une lettre de Mistral à Boissière en 1885 exprime la pensée de Mistral en termes précis, allant beaucoup plus loin que la célèbre "Ode à la race latine" de 1878 "Aubouro-te, raço latino...". Il disait en effet, dans cette lettre :

"Enfants du peuple, poètes du peuple, apôtres du salut national, nous devons sans cesse rendre savoureuse notre littérature, à l'aide du vivre populaire et rafraîchir nos breuvages dans les breuvages et dans les sources de la paysannerie..."

...le Félibrige porte en lui la solution des grandes questions politiques et sociales qui agitent l'humanité. Comme politique générale, nous devons sans relâche désirer le système fédéral : fédération des peuples, confédération latine et renaissance des provinces dans une libre et naturelle fraternité.

Mais avant de se vouer ouvertement à cette tâche suprême, il faut attendre le dénouement de la formidable guerre qui, latente ou déclarée, menace toujours davantage entre le germanique et la latinité. A la France meurtrie, à la France chevalier de la civilisation latine, nous devons fidélité et dévouement filial, car c'est elle qui soutient, comme elle a toujours soutenu, la bataille. N'allons donc pas par des imprudences vaines faire le jeu de l'ennemi mortel de notre race..."

On trouve, dans ce texte étonnant l'une des racines de la future Action Française, et aussi, trente ans avant la guerre, une pensée qui va bien au delà de la Ligne Bleue des Vosges.

De ce groupe qui réunissait Alphonse Daudet, qui évoluait dans les milieux républicains (les Hugo, Ménard-Dorian), Roumanille, admirateur sans concession du comte de Chambord, Maurras, bientôt fondateur d'un royalisme hérétique, il faudrait étudier le rôle dans la pensée politique de la Troisième République.

Revenons à Boissière. En 1886, nouveau recueil de poésies chez Lemerre : "Provensa".

Mais cette même année, à la suite, a-t-on dit, de revers de fortune de sa famille, il part pour l'Indochine comme fonctionnaire.

Il y fait un premier séjour de cinq ans, durant lequel il effectue son service militaire, apprend l'annamite. Il publie en 1890, voici cent ans juste, à Hanoï, une plaquette de 18 pages, "Le bonze Khou Su", puis la même année, une seconde plaquette "Les Propos d'un Intoxiqué", un peu plus volumineux (57 pages).

Il vient en congé en France en 1891, et s'y marie avec Thérèse Roumanille, la fille du Félibre, et elle-même reine du Félibrige. (Il l'aimait depuis sept ans, précise l'un de ses poèmes).

Ils regagnent ensemble l'Indochine en 1892.

Nouveau congé en 1895, puis retour au Tonkin en 1896.

Durant son congé, il a préparé la publication de "Fumeurs d'Opium", "Comédiens ambulants", qui paraît l'année même à Paris chez Flammarion (Réédité vers 1910, puis à nouveau en 1925).

Il meurt à Hanoï le 12 août 1897.

L'œuvre de cet homme mort jeune n'est pas abondante. A ce qu'il a publié de son vivant, viennent s'ajouter :

- "Li Gabian" (Les Goélands), poésies provençales, éditées et traduites par M^{me} Boissière, en 1899, à Avignon.

- "Propos d'un intoxiqué", réunion de textes, préfacés par Jean Ajalbert et contenant, outre la réédition des "Propos d'un Intoxiqué" et du "Bonze Khou Su", une douzaine de textes, épisodes extraits d'un roman inachevé qui devait s'intituler "Terre de Fièvre". Nous ignorons qui a bâti ce recueil, publié à Paris vers 1910.

- "L'Indochine avec les Français", comprenant une étude sur la société annamite devant la politique française, trois portraits de villes (Saïgon, Hanoï, Hué) et le portrait du village du "Fleuve de prospérité" aux portes d'Hanoï. Egalement publié à Paris.

A propos de ces textes posthumes, il faut noter que sa famille avait été sollicitée vers 1930 par Nguyen Manh Tuong qui préparait une thèse et désirait consulter les papiers de Jules Boissière. Il avait été éconduit. On n'a pu jusqu'à présent confronter les publications posthumes aux manuscrits de l'auteur, comme il serait normal de le pouvoir faire.

En laissant de côté les deux volumes de poésies françaises,



Maison natale de Jules Boissière, rue Croix Rouge (photo J. Belot)

l'œuvre de Boissière comprend trois facettes ; une œuvre poétique, en provençal ; des textes sur l'opium et la toxicomanie ; des récits sur l'Indochine de la conquête, le Tonkin surtout.

Boissière le poète s'est exprimé en provençal. Il n'a pas retenu le dialecte clermontais, mais celui, très à l'honneur à cette époque, que Mistral et les Félibres avaient reconstruit et codifié. La Provence a toujours joui d'un prestige très supérieur à celui du Languedoc.

"Li Gabian" se compose de poèmes d'amour, d'une inspiration et d'une facture assez traditionnelles.

*"Lis àutri t'adurran la fourtuno e la glori,
Vujaran à ti pèd li diamant emè l'or,
Li frut dou Nouvèu-Mounde e l'encens e l'evori.
Siéu qu'un paure felibre e te doune moun cor.
Aquèu cor, l'ai pourta vers lis isclo d'Asio :
L'ai garda caud e pur coume à moun proumié
jour,
L'ai perfuma de fe, d'esper, de pouèsio,
E dedins ai clava toun noum e moun amour.
Pèr la mar tempestouso e lis estràngi terro,
Ai barrula sèt an sèt an ai fa la guerro,
Pu liuen que Marco-Polo e Jan de Lamanoun.
Gardave esclau pèr tu mi pantai d'ome libre :
E, se duerbes deman lou cor de toun felibre,
Ié trouveras enca moun amour e toun noum".*

Il comprend aussi, en majorité semble-t-il, des poèmes sur sa vie au Tonkin, un Tonkin à peine pacifié encore.

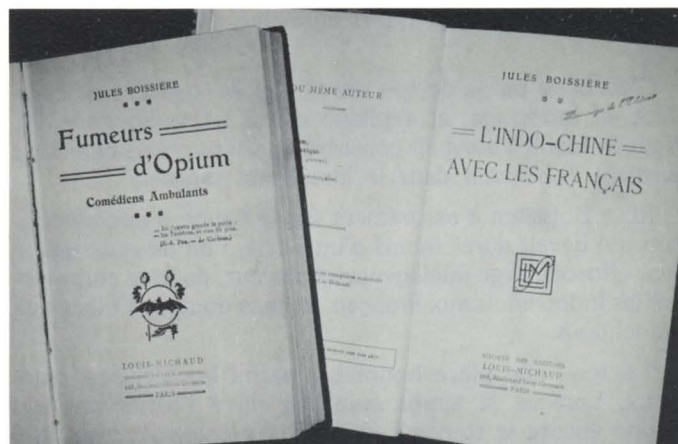
*"En Barquet
D'enterin que lou Chinès remo
E reno sus li blu garagai de la mar
Moun fusiéu, tu que siés ma femo,
Coume te disoun li soudard ; -
Enqueilavau sus la frountiero
Verdo e drudo peréu, mai de marrit renoum,
Dien que l'eniemi nous espèro
Mé si grand sabre e si canoun.
Iéu qu'ai vist forço galejaire,
Dempieù tres mes e mai que barrule en siblant,
Te dirai que vuei crese gaire
I Pavaïoun Negre vo Blanc.
Mai pamens se lèvon la paio,
Ié faren véire en li trissant coume de sau,
Coume un flame fusiéu travaïo
I det d'un flame Prouvènçau..."*

Je ne peux juger "Les Goélands". Je n'ai jamais rencontré l'ouvrage et je connais seulement les quelques poèmes reproduits ici et là. Ceux célébrant Mlle Roumanille sont peu personnels. Le thème de la princesse lointaine était alors à la mode (Maeterlinck). Les poèmes indochinois semblent plus originaux. La mort a peut-être interrompu ce qui aurait pu devenir une œuvre non négligeable. Reste que la langue de Mistral s'y prêtait peut-être mal.

Ce n'est pas par cette poésie provençale jamais rééditée que Jules Boissière survit, mais par ses textes, au titre explicite, consacrés à l'opium. De Baudelaire (Les Paradis artificiels), à Thomas de Quincey (Les Confessions), à Jean Cocteau (Opium), la littérature sur ce thème est classique. Dernier en date, Ernst Junger, qui s'est beaucoup intéressé aux stupéfiants, a évoqué Jules Boissière dans un paragraphe d'"Héliopolis" :

"Quelques rares œuvres littéraires dont la plupart traitaient dans le style de l'exotisme ou des poètes maudits..."

Le plus remarquable d'entre eux était sans doute "Fumeurs d'Opium" par Jules Boissière, un livre broché, sous



(Coll. Chalaguier. Photo Ph. Martin)

l'une de ces couvertures jaunes de l'époque 1890, qu'Antonio avait pieusement relié. Lucius emporta le petit ouvrage aux Iles et le lut pendant la traversée. L'esprit de l'auteur l'attirait en ce qu'il unissait le rêve à la lucidité, comme par miracle. Cet état peut être atteint lorsque des chefs de l'Occident s'emparent des capitales orientales - mais ne dure pas".

Boissière a fumé l'opium. Au début, en mai 1885, par curiosité et désir de contacts avec les Chinois et les Annamites, puis par goût, chez lui, en conversant de littérature avec des lettrés. Ensuite rêvant, "absolument heureux et suivant à la piste de vagues idées agréables, reliées par le fil de très ténues transitions". Plus tard, il raconte les angoisses du fumeur privé de drogue. En avril 1889 à Haïphong, c'est fini :

"Pendant trois ans, j'ai vécu d'une vie anormale, sans une idée, sans un sentiment analogues aux sentiments et aux idées des autres hommes... Oui, le voilà bien constaté, l'abêtissement si souvent nié, et de façon si catégorique, dans les précédentes pages. Et les visions nées de l'opium, étions-nous fou de n'y pas croire ! Ces visions, ces cauchemars, ces chimères, ce sont les cruels Mépris, les Orgueils insatiables, les vaines Croyances en notre génie jamais encore manifesté !"

Troisième volet de l'œuvre de Jules Boissière, l'Indochine des premiers temps de la colonisation.

La France avait occupé la Cochinchine sous le Second Empire. Mais au Tonkin, où se trouvait Boissière, la présence française était très récente. Hanoï avait été occupé en 1882, mais les combats continuaient : les Pavillons noirs, les combats renouvelés à Hanoï et la mort du commandant Rivière, Langson et la chute de Jules Ferry. La Chine, suzeraine du Tonkin alimentait la guerre jusqu'au traité de Tientsin en 1885 qui délimita la frontière entre le Tonkin et l'Empire, traité toujours en vigueur de nos jours.

Les récits de Boissière concernent donc cette Indochine encore en guerre. Ce sont essentiellement des épisodes militaires : marche dans la forêt à la recherche d'anciennes mines d'or où de très rares postes isolés constituent le seul refuge possible, prises de villes, trahisons...

Je mettrai à part "Comédiens ambulants", une œuvre de qualité. Quelques réminiscences de romans picaresques - légères - une écriture un peu "artiste" à la façon des Goncourt. C'est le récit prenant des brèves amours d'une adolescente belle et ambitieuse et d'un lettré cruel, faux héros. L'intrigue est crédible, le récit rapide et sans digressions ni longueurs. C'est encore imparfait : on comprend mal le revirement psychologique de l'héroïne, vierge secrète et sage, qui se mue

en une femme ambitieuse et agressive. Mais c'est intéressant.

C'est cette partie de son œuvre qui fit le succès de Boissière en Indochine, et explique qu'un lettré annamite, M^r Nguyen Manh Tuong ait consacré au Clermontais une thèse surtitrée "L'Annam dans la littérature française".

Jules Boissière a assurément été, à l'aube d'une association qui devait durer moins d'un siècle, l'un de ceux qui se sont efforcés, avec intelligence et chaleur, de faire comprendre les Indochinois aux Français, et sans doute la France aux Indochinois.

Il a tenu une place honorable parmi les écrivains coloniaux. Lorsque le temps aura mis fin à l'ostracisme qui frappe encore le souvenir de l'histoire coloniale française, on redécouvrira probablement ces textes, qui ne seront plus alors que de la littérature bien faite.

Jacques Thibert
6 avril 1990

C'est par N'Guyen Manh Tuong que j'ai connu Jules Boissière, mon compatriote.

Tuong venait fréquemment à Clermont chez mes parents au temps lointain de ma prime jeunesse, amené par mon frère aîné, son condisciple. Et j'avais toujours cru que c'était par hasard, levant le nez vers cette maison qui vit naître Jules Boissière, la première que l'on rencontrait alors à main droite, en remontant la Rue Convention, après le jardin potager de Courret, que Tuong, en peine de sujet pour sa deuxième thèse de lettres, s'était décidé pour ce fonctionnaire colonial dont il avait vaguement entendu parler à Haoï.

Feuilletant à votre intention après tant d'années, une œuvre que je n'avais plus jamais relue, j'ai découvert Boissière et je me suis aperçu qu'il pouvait exister entre lui et Tuong de plus profondes connivences.



M. et M^{me} N'Guyen Manh Tuong (Coll. Georges Granier)

Jules Boissières était un homme de fidélité et de nostalgie, cette forme poétique de la fidélité.

Ne parlons pas de la nostalgie du néant, qu'il affichait de façon assez provocante en plaçant en exergue de son premier recueil de poèmes le mot Sophocle : "Ne pas naître est le premier des biens" Attitude un peu artificielle d'un tout jeune homme, bourré de connaissances littéraires et partageant cette métaphysique désabusée et cet athéisme intransigeant alors à la mode.

Fidélité à Clermont, fidélité à la langue d'Oc, fidélité à Thérèse, fidélité à la France, fidélité à l'Annam s'entrecroisent, s'entre-déterminent, oserai-je dire ? et nourrissent sa propension nostalgique.

Parti bien jeune de Clermont, il ne cesse pourtant de proclamer, après tant d'expériences, qu'il voudrait revenir y mourir et reposer à jamais. Parisien, il ne se laisse pas griser par la vie mondaine et garde la nostalgie du Midi :

*"Sous un modeste mac-farlane
Et sans feu
Je rêve des pays où plane
Un ciel bleu".*

La langue d'Oc, je ne pense pas qu'il l'ait guère parlée dans cette famille très bourgeoise, probablement moins que le latin et le grec. Nous sommes bien loin de Peyrottes et de sa veine populiste. Sa langue, Peyrottes la trouvait dans la rue et son inspiration auprès des artisans et des ouvriers, des balayeurs de rues.

L'inspiration de Boissière est toute intellectuelle et aristocratique et il apprend la langue d'Oc dans les cercles littéraires de la capitale et auprès de Roumanille et de Mistral, quand ses amis l'entraînent en Provence, qui devient dès lors sa patrie d'adoption et le lieu privilégié de ses références poétiques.

Mais cette langue, il ne l'oubliera jamais et, plus tard, dans la lointaine Indochine, quand il aura mûri et qu'il maîtrisera parfaitement une prose française suprêmement poétique, il gardera la langue d'Oc pour ses poèmes, en raison de son irremplaçable musicalité. Et, dans cette langue, il écrira à la fois des impressions d'Indochine, des scènes de guerre, mais aussi des évocations nostalgiques du cher Midi et des hommages vibrants à sa reine, Thérèse.

En effet Thérèse Roumanille, cette reine du félibrige, est devenue sa reine et deviendra sa femme après d'interminables fiançailles qui constituent un modèle de fidélité. Aussi peut-il écrire en toute vérité :

*"Aquel cor, l'ai pourta vers lis isclo d'Asio
L'ai garda cau et pur coume a moun proumié
jour".*

Et Thérèse, qui l'a suivi en Extrême-Orient après leur mariage l'assiste dans son œuvre littéraire (ne dit-on pas qu'elle préparait ses pipes d'opium ?), le conforte dans sa vocation félibréenne et publiera un jour ses œuvres posthumes.

Rêves d'évasion et nostalgie de la France se conjuguent chez Jules Boissière. Certes l'horizon aperçu de la Ramasse lui paraît étroit et, dès son enfance, il est obsédé par le mirage des pays de l'Orient lointain :

*"Là-bas de fins voiliers s'en vont à tire d'ailes
Vers d'autres mers, vers d'autres cieux".*

Mais c'est en Indochine qu'il écrit la plupart de ses poèmes occitans et il y évoque, avec des impressions de guerre et des tableaux exotiques, les aubes et les crépuscules de France, dont les pays tropicaux ignorent la douceur.

Fidèle à la France, il l'est aussi en tant que soldat loyal de

cette armée d'Indochine, luttant contre les résistants en cette période où la pacification n'est pas terminée ; et en tant que fonctionnaire modèle, comme en témoignent ses notes de service, particulièrement élogieuses et son rapide avancement.

Il participe au "rêve colonial" de cette deuxième moitié du XIX^e siècle, convaincu du bilan positif pour l'Annam de la présence française.

Mais, et c'est cela sans doute l'aspect le plus séduisant de la personnalité de Jules Boissière, il est également fidèle à l'Annam.

Déjà, dès le départ, ce n'est pas d'abord l'orgueil national, ni la soif de gloire, ni la poursuite d'un exotisme de pacotille qui le motivent.

"J'avais pour unique ambition de découvrir au débotté - et presque au débarqué - quelque vieux moine annamite, un bonze sage, revenu de toutes les vanités humaines, que je me figurais doux, amène, et qui - comment en douter ? serait profondément lettré, versé dans la casuistique bouddhique aussi bien que dans l'exégèse confucéiste, expert à en élucider les plus horribles problèmes, en un mot un véritable Renan de l'exotisme".

Et, de fait, si le bronze Khou-Su, ignorant et vulgaire, mais pur, ne ressemble guère à ce qu'il attendait, il n'en cessera pas moins de s'intéresser passionnément et avant tout aux hommes de son nouveau pays d'adoption, dont il apprend la langue, dont il partage les préoccupations et les souffrances, dont il acquiert la douceur et le scepticisme.

Soldat vainqueur, il éprouve une grande pitié pour les vaincus et même une étrange sympathie pour les résistants. Ainsi écrit-il, après avoir dû, sur ordre, incendier un village :

"Le cœur se serre à voir détruire tant de foyers où des générations vivaient heureuses... une mélancolie monte en nous quand on devine que les nouveaux venus, fils orgueilleux d'une autre race, n'essaieront pas d'adoucir l'angoisse de l'heure suprême aux derniers partisans d'une Cause en train de mourir".

...J'évoque les meurtres, les incendies, les raptus et les viols dans l'horreur des couches de hasard et je garde la frêle image, avec quelque émotion, comme une fleur qui aurait survécu à un cataclysme, pour la garder dans mon portefeuille".

Bref ! le conquérant est conquis. Et cela nous vaut le meilleur de son œuvre : "Fumeurs d'Opium", recueil de contes parus dans la "Revue Indochinoise" dont il est le rédacteur en chef, œuvre maîtresse écrite dans une langue admirable et un style rigoureux, parfois un peu recherché, trop pour notre goût d'aujourd'hui, mais nous sommes à l'époque de Huysmans, de Léon Bloy, de Barrès.

Il est conquis par ce peuple suprêmement cultivé et subtilement cruel, tel qu'il nous le dépeint par le personnage de Doc Liet, le jeune lettré, chef des résistants.

Conquis au point de ressentir une secrète connivence, lui le fonctionnaire modèle, lui le soldat loyal, avec le déserteur Césade, passé au service de l'ennemi.

Conquis par cette Indochine de tous les périls, dont il subit toutes les séductions, y compris la séduction mortifère de l'opium, pour un temps certes, et pour le plus grand profit de la littérature.

Fidélité et nostalgie, puisque, à peine de retour en France,



M. N'Guyen Manh Tuong, Jean Granier et M^{me} Georges Granier, en France en 1989 (coll. G. Granier)

et en dépit de son état de santé qui commence à donner de grandes inquiétudes, il n'a de cesse qu'il ne soit reparti pour son cher Annam où il va laisser prématurément, à 34 ans, une vie pleine de promesses.

Pour comprendre le drame de cette double fidélité à la France et à l'Annam, il faut lire le testament politique de Jules Boissière, "l'Indochine avec les Français", analyse véhémente, passionnée, du bilan de la colonisation. Persuadé des bienfaits qu'elle pourrait apporter, il souffre de voir ce pays si mal compris par une administration coloniale bornée, ballottée entre des projets successifs et contradictoires.

Pénétrant l'âme de ce peuple doux, mais implacable, il adjure le pouvoir de respecter le patriotisme annamite, et, se doutant qu'il ne sera pas écouté, prédit - et nous sommes en 1890 ! - que ce peuple à la longue patience chassera un jour l'envahisseur français comme il a chassé jadis l'envahisseur chinois.

Lucidité rare chez un vainqueur.

N'Guyen Manh Tuong et Jules Boissière sont tous deux des hommes d'une double fidélité et il aurait été dommage qu'ils ne se rencontrassent pas.

Comme Boissière fut un conquérant conquis par le peuple colonisé, Tuong est un colonisé séduit par la culture du colonisateur.

50 ans après "Fumeurs d'Opium", Tuong écrit sa thèse sur Boissière, et quelques mois après il donnait une conférence au théâtre de Clermont-l'Hérault, sous la présidence de Clovis Roques ; conférence à l'issue de laquelle Mlle Juliette Salasc lui remettait solennellement la cigale du félibrige, le faisant en quelque sorte "docteur honoris causa" de l'Escola Peyrottas, alors florissante.

Encore 50 ans et Tuong, de retour en France à l'automne 1989, après avoir traversé tant d'épreuves et connu tant d'idéologies successivement dominantes après avoir, patriote vietnamien engagé dans la résistance, fait la guerre à la France sans jamais la haïr, après avoir souffert de l'injustice coloniale et de la tyrannie communiste, me disait combien il restait convaincu de la valeur universelle du message apporté par les cultures méditerranéennes.

Ne prétend-il pas que le Vietnam, pour sortir de la crise terrible dans laquelle il se débat, a surtout besoin de Sophocle et d'Euripide ?

Jules Boissière, l'Annamite, et N'Guyen Manh Tuong, le Français, s'inscrivent en faux contre l'affirmation désabusée de Kipling : "Certes l'Orient est l'Orient et l'Occident est l'Occident, mais il n'est pas exclu qu'ils puissent se rencontrer".

Georges Granier
(12 mai 1990)

Jules Boissière

Jules Boissière naquit à Clermont-l'Hérault le 17 avril 1863, de Louis Edouard Boissière et de Marie-Louise Félicité Elise Rodde dans une maison de la rue de la Croix-Rouge. Il fréquenta le Collège communal et y fit d'excellentes études qu'il termina au lycée de Montpellier. Son tempérament de rêveur et de poète s'affirma de très bonne heure. Un de ses condisciples - excellent écrivain lui aussi, Paulin Vaissade - nous contait la joie de Boissière, lorsque, la classe terminée, il pouvait aller gambader à travers les genêts lourds de fleurs printanière ou dans les férigoules embaumés de la Ramasse. Là, vautré dans l'herbe drue, à l'ombre d'un bouquet d'yeuses ou blotti sous les branches traînantes des pins, il rêvait aux lointains horizons qui s'ouvrent par-delà les océans mystérieux, ou bien, enfourchant Pégase, il se lançait vers les mirages fantastiques de pays fabuleux, peut-être ces lointains rivages où, plus tard, il devait mourir.

Un changement de situation des parents de Jules Boissière les éloigna de Clermont, alors que le jeune poète n'avait pas encore dix-huit ans. C'est tout de suite Paris qui l'attira : Paris, où les jeunes talents vont chercher cette consécration dispensée par l'élite des lettrés et les Académies. Après quelques tâtonnements pour choisir la bonne voie, il adopta le journalisme et rentra à "La Justice", le journal de Clémenceau. Mais l'atmosphère des bureaux de rédaction, les amitiés trop faciles ne plurent pas à notre jeune sauvage. Son admiration pour Paris s'émoussa et bientôt fit place au désir de revenir dans son pays natal.

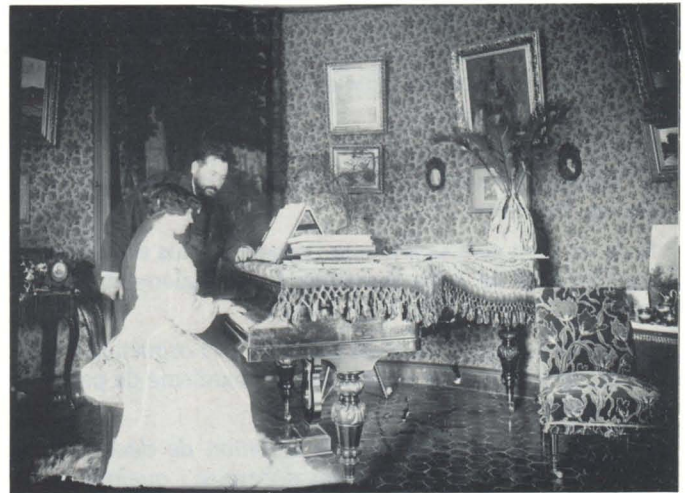
Ouvrant nos poumons aux rafales
Enfin quand nous pourrons pour la dernière fois
Fuir les mortelles capitales ;
Quand nous irons chantant à pleine voix
Pour retrouver nos thymus en fleurs et nos cigales,
Courir les chemins et les bois !...

Tourmenté par les regrets de son pays ensoleillé, notre jeune poète chanta, et ses premiers chants sont empreints de cette tristesse nostalgique, de cette inquiétude désabusée qui se révèle dans cette épigraphe tirée de Sophocle : "Ne pas naître est le premier des biens". Ces poésies, réunies en un recueil sous le titre "Devant l'énigme", parurent chez Lemerre en 1879. Elles valurent à Jules Boissière l'estime des lettrés et surtout l'amitié des écrivains méridionaux, alors célèbres, comme Alphonse Daudet, Paul Mariéton, Clovis Hugues, Paul Arène et tant d'autres. Quelques-uns, comme Valère Bernard, le célèbre poète, peintre et graveur marseillais, ancien capoulié du Félibrige, alors à Paris à l'Atelier l'invitèrent à venir en Provence.

Le séjour qu'il y fit au milieu de ces jeunes et enthousiastes félibres qui papillonnaient autour de Frédéric Mistral, y attacha à tout jamais sa jeune muse. Il fréquenta le poète de "Mireille", qui le considérait, avec le regretté Marius André, comme l'un de ces meilleurs disciples. Alors parut son deuxième volume de poésies, "Provensa", publié chez Lemerre, en 1881.

A cette époque, il connut, en Avignon, cette belle Provençale, reine du Félibrige, Thérèse Roumanille, la fille du vaillant primadié. La passion née de cette rencontre nous a valu quelques poésies qui suffiraient seules à sauver de l'oubli le nom de leur auteur.

En 1886, nommé secrétaire de la mission Paul Bert, il partit au Tonkin. Il va vivre la réalisation du rêve de son enfance. Toutes les merveilles de ce pays nouveau l'enchan-



M. et M^{me} Jules Boissière (archives Chalaguier)

tent. Il se laisse prendre à toutes ces séductions orientales, il en connaît toutes les griseries, y compris celles de l'opium. Curieux de savoir, il se familiarise très vite avec l'idiome pourtant compliqué de ce pays magique. Toutefois, malgré le charme qui l'obsède, son amour pour la Provence, où son cœur est resté, ne faiblit pas.

"Pus lion que Marco-Polo e Jan de Lamanoun",
sa pensée s'attache aux rives du Rhône,
à l'ombre du Palais des Papes vers celle
"Que coumo l'Empiraire ai espera sèt ans".

C'est à Qui-Nhom où il était administrateur qu'il écrivit de nombreux poèmes en langue d'or, qui furent reçus avec un volume qui parut après sa mort, en 1889, "Li Gabian".

En 1891, il rentra en France et il épousa Thérèse Roumanille. L'année suivante il va reprendre ses fonctions en Indo-Chine. En 1895, il publie "Fumeurs d'opium", roman en prose, qui fut tout de suite classé comme un chef-d'œuvre et qui mit son auteur au premier rang des écrivains. Malheureusement, deux ans après à Hanoï, où il avait été nommé Vice-Résident de France, il mourut, à 34 ans, terrassé par un mal subit, en pleine force, dans toute la plénitude de son talent, le 12 août 1897.

Quelques études, des notes éparses, recueillies par des mains amies, permirent de publier encore "Propos d'un intoxiqué" et l'"Indo-Chine avec les Français".

Si l'indifférence de nos compatriotes a laissé trop longtemps dans l'oubli le nom et l'œuvre de Jules Boissière, il n'en est pas de même en Indo-Chine où il jouit d'une célébrité qui le place sur le même plan que nos plus grands littérateurs.

D'ailleurs, Jules Boissière a laissé dans la littérature française l'impression d'un très grand talent. La plupart de ses confrères, aujourd'hui maîtres des lettres coloniales, comme Jean Ajalbert, Rolant Dorgelès, Pierre Mille, Marcel Olivier, Vigné d'Octon, sont unanimes à reconnaître l'originalité, la profondeur, la qualité des analyses et des descriptions de Jules Boissière. Claude Farrère, à propos du projet de son monument a écrit : "Je considère Jules Boissière comme l'un des plus grands écrivains du XIX^e siècle".

Comme félibre, son livre : "Li Gabian", le place parmi les meilleurs et nous ne pouvons que reproduire, à ce sujet, la conclusion de Farfantelle, la gracieuse poétesse et conférencière d'Avignon : "Li Gabian sont une belle œuvre, une œuvre riche, une œuvre originale, une œuvre attrayante et un peu mystérieuse qui fait pressentir le chef-d'œuvre".

Dans ces conditions, la commémoration réalisée aujourd'hui est surtout la juste réparation d'une trop longue indifférence.

Clermont-l'Hérault ville natale de Jules Boissière se devait de conserver le souvenir de son enfant illustre, félibre ardent, poète gracieux, romancier original et administrateur colonial remarquable, et elle peut en pressentir quelque fierté, puisque c'est dans l'air vivifiant de nos collines parfumées, qu'il a puisé jadis les éléments de son clair génie.

Clovis Roques



Extrait de la "Santa Estella, Clarmount d'Erau, 8, 9, 10 et 11 juin 1935".